

Hélène Celdran Johannessen, *Prophètes, sorciers, rumeurs. La violence dans trois romans de Jules Barbey d'Aurevilly (1808-1889)*
Amsterdam, Rodopi, coll. « Faux Titre », 2008, 305 p.

Maud Pillet
Université de Toronto

2008 et le bicentenaire de la naissance de Barbey d'Aurevilly ont marqué une année particulièrement riche et fructueuse du point de vue la critique aurevillienne. On découvre, redécouvre et analyse son écriture sous les angles de la psychanalyse, de l'esthétique, de la théorie des genres; on réhabilite les multiples visages du romancier, du nouvelliste, du critique, de l'homme de théâtre et du dandy. C'est donc à la fois dans une véritable

effervescence critique, mais décidément à contre-courant, qu'Hélène Celdran Johannessen publie un livre issu de sa thèse sur *la violence dans trois romans de Jules Barbey d'Aurevilly*. Ce titre, qui pourrait paraître aussi généralisant que fermé et qui inviterait, a priori, à une analyse thématique de la représentation de la violence, se voit fort heureusement complété par trois mots — prophètes, sorciers, rumeurs — qui, plus qu'ils intriguent, renvoient la violence aux liens qu'elle entretient avec le discours et le surnaturel. Notre intérêt dès lors aiguïté se verra récompensé par une étude aussi originale que convaincante.

Ainsi, si l'auteure doit beaucoup, comme elle l'admet elle-même, à Pierre Tranouez et à l'étude de celui-ci sur la scène capitale, « qui pose l'acte violent — physique et narratif — comme fondateur de l'imaginaire aurevillien » (p. 15), le traitement plutôt psychanalytique d'une violence surtout individuelle diffère largement de l'étude offerte dans ce livre qui porte avant tout sur les violences collectives. Mais c'est surtout par une orientation pluridisciplinaire que l'analyse d'*Une vieille maîtresse*, de *L'Ensorcelée* et d'*Un prêtre marié* offre ici toute sa richesse.

C'est au terme d'un rapide panorama critique que l'auteure nous explique l'intérêt de sa contribution. Ainsi, si les phénomènes de violence dans l'œuvre de Barbey ont déjà largement retenu la critique aurevillienne (Pierre Tranouez, Christiane Mercandier Colard, Joyce O. Lowrie, Thomas Buckley), elle est le plus souvent étudiée d'un point de vue individuel et associée à un imaginaire inconscient. Or, c'est bien d'une violence collective et, telle qu'elle est représentée dans le roman, « en tant que genre » et « lieu d'expression privilégié de

cette violence » (p. 19) qu'il s'agit ici. De plus, le choix de ces trois romans tient non seulement à l'expression privilégiée qu'ils offrent de la violence, mais aussi au fait qu'ils témoignent d'une évolution dans « l'exacerbation de la violence » (p. 19). Enfin, cette violence largement associée au surnaturel est, dans l'univers aurevillien, une véritable esthétique qui, loin d'être en contradiction avec le catholicisme, en est, au contraire, la conséquence directe.

En outre, si l'approche retenue par l'auteure pour étudier les phénomènes violents est particulièrement éclairante et novatrice, c'est parce qu'elle se fonde en grande partie sur la théorie mimétique de René Girard qui permet ainsi « une lecture victimaire » (p. 28) des romans de Barbey. Cette lecture s'articule autour de « quatre stéréotypes de la persécution » (p. 25). Dans un premier temps, « l'existence d'une crise, marquée par un bouleversement général des valeurs », entraîne la « désignation d'un responsable de la crise extérieur à la communauté », qui présente « des traits universels de sélection victimaire » et dont seule l'« expulsion, la suppression violente et collective » (p. 27) permet de résoudre la crise.

Si la théorie mimétique intéresse particulièrement notre auteure, c'est pour quatre raisons principales. D'abord, elle permet de rendre compte de façon synthétique « à la fois de l'oralité [...] et des violences physiques » (p. 29). Elle rend possible une analyse approfondie et précieuse de personnages et de scènes souvent considérées et, parfois à tort, comme secondaires dans les romans de Barbey. Hélène C. Johannessen prend ainsi le temps d'analyser notamment des personnages de récits secondaires comme « la blanche Caroline » dans *Une vieille maîtresse* ou bien la mère de Méautis dans *Un prêtre*

marié. En outre, et c'est certainement la justification à la fois la plus inattendue et la plus riche de sens, c'est en tant que « penseur chrétien, catholique » (p. 30), que René Girard intéresse notre auteure pour l'analyse de la violence dans l'œuvre de Barbey, cet « apôtre du roman catholique » (p. 30). Pourtant, elle met moins l'accent sur ce qui les rapproche que sur ce qui les oppose, à savoir le lien unissant la violence et la religion dans les romans de Barbey, dont on connaît le Dieu violent et vengeur. Enfin, si la lecture mimétique convient particulièrement à cette étude, c'est aussi parce qu'elle s'associe bien aux lectures sociologiques et ethnographiques proposées alternativement dans ce livre. C'est en effet d'un point de vue ethnographique, qui doit beaucoup aux travaux de Jeanne Favret-Saada, qu'est analysée la sorcellerie dans *L'Ensorcelée* et c'est en partie d'un point de vue sociologique que le phénomène de la rumeur est étudié.

Le livre, qui se divise en cinq chapitres, offre une lecture à la fois dynamique et progressive des trois romans, qui sont vus tantôt ensemble, tantôt de façon autonome, mais toujours dans une perspective synthétique qui vise à une meilleure compréhension, par les sciences humaines, de la matière littéraire.

Le premier chapitre étudie, respectivement dans les trois romans, la représentation d'une violence collective annoncée par un langage prophétique. Dans *Une vieille maîtresse*, l'analyse d'abord du récit du père Griffon, du pêcheur puis du mendiant dévoile la plupart du temps un discours prophétique qui s'ignore et qui prend l'aspect d'« annonces inconscientes, déguisées » (p. 47). Dans *L'Ensorcelée*, l'analyse porte surtout sur le récit de la Clotte, qui tient sa particularité du fait que son

caractère prophétique est attesté par le narrateur lui-même. Le lien entre prophétie et violence est ici doublement intéressant, car la prophétesse elle-même est « l'objet d'un discours violent » (p. 57). Mais c'est véritablement dans *Un prêtre marié* que réside le plus grand intérêt et que la prophétie (celle de Taillepied) s'impose alors comme un « ressort dramatique » (p. 58). Ce chapitre comporte un intérêt double. D'abord, il offre une analyse synthétique de la parole prophétique dans plusieurs récits sur « la mort d'une victime exposée à la foule » (p. 70) au sein des trois romans. L'analyse révèle ainsi une constante et réunit sous le concept de « récituels » (p. 70) des récits qui « transmettent une histoire de mort violente — fondatrice — qui a donné lieu à un récit inachevé, celui de la tombe, et à une légende, et ritualisent eux-mêmes la transmission de cette histoire et de cette légende » (p. 70). Mais, là où l'analyse s'avère la plus intéressante, c'est lorsqu'en élargissant ce concept aux romans eux-mêmes, elle offre à la matière romanesque une « fonction rituelle » qui s'associe à une représentation de la violence, prenant dès lors la forme d'un supplice pour le lecteur lui-même.

Le deuxième chapitre porte principalement sur *Un prêtre marié* et notamment sur cette crise mimétique annoncée par la Malgaigne et caractérisée par l'idée d'un monde renversé. Si l'étude s'attache en premier lieu à relever les différences entre la parole de la Malgaigne et celle de la Gamase, c'est surtout leurs rapprochements qui sont significatifs. Ainsi, une origine commune, celle du personnage de la Clotte dans *L'Ensorcélée*, rend les discours des deux personnages complémentaires en ce qu'ils dirigent ensemble le destin de Sombreval. C'est aussi en termes de crise mimétique que l'épisode de l'hostie de Salsouëf

est analysé, devenant même une véritable « allégorie de la crise mimétique, que la métaphore de la maladie contagieuse illustre parfaitement » et que l'acte de l'abbé Méautis a symboliquement guérie. Cet épisode, a priori secondaire, est ainsi rapproché de la menace que représente Sombrevail et que seul le sacrifice de la mort de Calixte peut éradiquer. Mais c'est encore par un rapprochement surprenant entre Méautis et Calixte, qui se fait « le miroir, à la fois, de sa mère condamnée au sentiment de culpabilité, et de sa propre souffrance » (p. 112), que cette lecture est la plus surprenante et en même temps la plus intéressante.

C'est encore la parole, mais cette fois telle qu'elle s'élabore dans les sorts, qui se trouve au centre du troisième chapitre. Parole qui cherche à provoquer la mort, le sort est étudié ici sous l'éclairage de l'ethnographie et notamment de l'étude de Jeanne Favret-Saada. C'est d'abord par un repérage minutieux des éléments qui relèvent de la sorcellerie dans *L'Ensorcelée* que l'analyse débute, pour en arriver rapidement à des conclusions fort surprenantes, puisque ce n'est pas Jeanne qui y est vue comme l'ensorcelée, mais bien Thomas. La place de la sorcellerie dans le roman et, plus particulièrement, la question du désir sorcier font de Thomas le véritable destinataire du sort, puisque c'est de lui que l'on cherche à se venger. Cette lecture qui fait de la sorcellerie une « variante du désir triangulaire tel que René Girard le définit dans *Mensonge romantique et vérité romanesque* » (p. 31) se poursuit en faisant de l'attaque de sorcellerie une véritable crise mimétique dans laquelle les bergers sont mus par un désir contagieux de violence et de vengeance. Finalement, le chapitre se clôt sur une lecture mimétique de la lande de Lessay, déjà largement

analysée par les critiques aurevilliens, mais qui, ici, avec ses propriétés hautement surnaturelles, devient « le paysage mimétique par excellence » (p. 151), symbole de la violence « originelle et collective » (p. 157) « à vocation sacrificielle » (p. 159). La crise mimétique prend donc ici deux formes distinctes, celle d'abord d'une crise de la sorcellerie, puis celle de la lande de Lessay.

C'est du point de vue de la rumeur que se place le quatrième chapitre. En mettant en regard une analyse sociologique qui s'appuie surtout sur les travaux de Françoise Reumaux et une lecture mimétique, Hélène Celdran Johannessen cherche à montrer que le roman de Barbey est « le témoignage d'une réalité sociale » et que la rumeur, en plus d'être un « acte social, collectif et violent », s'impose comme un véritable « moteur dramatique » (p. 168). L'analyse d'*Une vieille maîtresse* et de *L'Ensorcelée* conclut rapidement à un constat relativement similaire, à savoir que la rumeur, à la fois collective et violente, s'impose comme une parole qui dépasse largement le cadre « de potins sans conséquences » (p. 176) pour devenir un « ressort dramatique de tout premier plan » (p. 174). La rumeur, qui s'installe là où un vide informatif existe, prend la forme d'un désir qui cherche à combler ce manque et s'impose alors comme un véritable jeu de pouvoir. Mais c'est surtout l'analyse plus approfondie d'*Un prêtre marié* — que l'auteure n'hésite pas à définir comme le « roman d'une rumeur » (p. 193) — qui montre toute la richesse d'une lecture sociologique de la rumeur appliquée à un texte littéraire. L'étude s'articule autour de deux extraits du roman illustrant deux solutions que le narrateur peut utiliser pour représenter la rumeur. Il peut ou bien décider de lancer des « coups de

sonde, en relatant des scènes qui donnent, par l'intermédiaire des personnages, une idée concrète de ce qui se dit à un moment donné » (p. 208), ou bien « adopter un point de vue rétrospectif qui permet de retracer la rumeur dans son ensemble » (p. 208). Au terme de cette étude, non seulement la rumeur apparaît comme un ressort dramatique important, mais en plus, grâce à son association avec une lecture mimétique, l'analyse révèle que la parole publique, qui opère comme « un rite d'expulsion » (p. 216), est « l'instrument par lequel s'accomplit la prophétie » (p. 219) et qu'en tant que phénomène collectif, elle conduit inévitablement à une lecture mimétique qui fait de Sombreval la victime privilégiée, le bouc émissaire.

Enfin, le dernier chapitre s'intéresse plus particulièrement au lien qui unit la religion à la violence. C'est peut-être aussi la partie qui est plus sujette à caution ou à précautions. À travers le personnage de Néel de Néhou dans *Un prêtre marié*, l'auteure cherche à montrer que, par son « imitation placée sous le signe de la croix portée par Calixte au front » (p. 227), il passe d'un « mimétisme violent » à « une bonne contagion » impliquant un changement profond et définitif. Pour autant, ce changement, en tant qu'il lui ôte sa violence, semble lui ôter du même coup toute capacité à s'imposer comme figure héroïque. Finalement, c'est à cause du Dieu à la fois violent et vengeur de Barbey, enfermé dans une « spirale mimétique » (p. 261), et d'« une conception sacrificielle de la mort du Christ » (p. 259) que ses romans exigent la représentation d'une violence exacerbée.

Si Hélène Celdran Johannessen, dans sa conclusion, tente d'éveiller l'intérêt des chercheurs pour une lecture mimétique d'œuvres littéraires, on pourrait dire que son livre est sa

meilleure défense. Par cette étude ambitieuse et pluridisciplinaire, elle montre non seulement que l'œuvre de Barbey, si elle a déjà fait l'objet de nombreuses études, n'a pas encore révélé tous ses mystères, mais que peut-être l'étude d'un talent multiple ne saurait être bien rendue que par des analyses qui tiennent compte de cette pluralité. Hélène Celdran Johannessen ouvre ainsi sans aucun doute la voie à d'autres recherches, notamment sur ces auteurs qui, parce qu'ils sont tellement étudiés, semblent ne plus pouvoir rien nous dire que l'on ne sache déjà.

De plus, l'on ne peut qu'apprécier l'insertion de nombreux extraits du texte original, qui, parfois longs, permettent de rester toujours au plus près du texte, tout en permettant une analyse à la fois théorique et dynamique qui questionne le texte et y répond par le texte. S'engage dès lors un dialogue productif et éclairant entre une parole qui se dévoile et une autre qui se construit.

Enfin, si Hélène Celdran Johannessen se situe toujours dans un espace critique bien présent (Berthier, Tranouez), l'originalité de son approche comble des manques certains, mais apporte et suggère en outre des voies d'analyse peu explorées. Si l'on peut rester réservé par moments sur certaines hypothèses de lecture qui, de l'aveu même de l'auteure, sont questionnables, l'on ne peut qu'apprécier le mérite qu'elle a de les risquer. Si l'on veut refuser d'entrer totalement dans une démonstration qui, parfois, opère des rapprochements insolites, l'on peut toujours en rester spectateur et apprécier un travail critique qui parvient à faire parler le texte plus qu'il ne parle du texte. Et si, progressivement, il nous est montré que la parole au sein du texte se fait parfois le tombeau qui manque aux

personnages, il est à parier qu'immanquablement, ce livre, lui, marquera la naissance d'une parole critique qui redonne au sujet et au texte toute leur place.